

que l'amour ne dure pas et que les femmes ne sont pas programmables

Chaque année, mon entreprise fait un cadeau aux employés. Cette année, c'est une petite souris. Une petite souris d'ordinateur, s'entend. Elle est minuscule, et le fil se rétracte dans une minuscule bobine pour en faciliter le transport. Il faut dire que nous sommes des travailleurs nomades. Nous travaillons du chapeau. Avions, trains, voitures de location, ripatons, transports en commun, transports communs, transports individuels³¹, nous voyageons avec notre bagage intellectuel et son indispensable extension : l'ordinateur portable. Cette petite souris nous le rappelle : la mobilité est notre condition ; l'excès de poids, notre hantise. C'est un cadeau qui cause à celui qui le reçoit un plaisir modéré, un cadeau utile, un cadeau symbole de notre état, comme le fer à repasser qu'offre à son épouse l'homme qui veut qu'on lui repasse ses chemises.

Je me rappelle ma première souris. J'avais vingt-deux ans, j'aimais les ordinateurs et la technologie ; j'allais visiter les salons pour y voir ces machines que leur rareté rendait encore fascinantes. Depuis quelques années déjà, au Sicob à la Défense, les machines intelligentes commençaient à se faire une place entre les perforatrices-relieuses et les photocopieuses-agrafeuses. Cette année-là, en 1984, le MacIntosh nous fut révélé. On a du mal aujourd'hui à comprendre la révolution que c'était de pouvoir désigner un objet à l'écran, comme on montre du doigt, pour dire ensuite quoi en faire. Un an plus tard, quand un MacIntosh fit son apparition dans le laboratoire du CNRS où j'avortais de ma thèse, un chercheur (dont l'esprit fin dominait les mathématiques mais restait imperméable à la technologie et la prononciation du français) s'exclama en voyant un logiciel de dessin : « Ma, y z'ont dou mettre dé l'intellizense artificielle dédans ! »

Je me rappelle les chocs précédents : le premier ordinateur grand public ; avant encore, les calculatrices programmables. Il serait tentant ici de faire un parallèle entre les capacités, les performances des machines de l'époque et celles d'aujourd'hui, et de redessiner l'itinéraire qui nous a mené des disquettes de 5 ¼ pouces contenant 70 kilooctets à mon disque dur bon marché qui contient 500 gigaoctets (sept millions de fois plus)³². Je préfère n'observer ici que l'évolution de ma perception, plutôt que de la chose. Mon ordinateur est aujourd'hui une machine jetable ; les données seules comptent. En 1980, Hewlett-Packard produisait une calculatrice révolutionnaire, le HP41C, capable d'afficher des lettres, et non seulement des chiffres. La programmation s'en trouvait grandement facilitée : au lieu de taper des codes cryptiques tels que 13-58-26-11, on pouvait enfin s'exprimer clairement au moyen d'instructions aussi limpides que STO 18 ou RCL 00 ! un langage ! D'ailleurs, pour rendre plus sensible cette révolution, le manuel désignait la machine par *le* HP41C — ce masculin concis suffisait à dire « ceci n'est pas *une* banale calculatrice, mais bien *un* ordinateur de poche ».

³¹ ... mais jamais singuliers : ni chameau, ni éléphant, ni pousse-pousse, ni sous-marin, ni Batmobile, ni téléportation (mon rêve).

³² Il serait tentant aussi de faire observer qu'avec mon premier MacIntosh, je faisais pratiquement la même chose qu'aujourd'hui avec une machine des millions de fois plus puissante : écrire (beaucoup), compter (un peu), et que je n'écris ni ne compte un million de fois plus vite, ni un million de fois mieux. Il y a sûrement là matière à parabole sur l'évolution du monde et sur le concept de progrès, mais ça a certainement déjà été fait.

Cette machine était devenue mon unique obsession (j'avais rencontré une compagne, ∫, ce qui faisait passer l'obsession sexuelle, satisfaite, au second plan). Je saisisais toute occasion de la voir partout où elle était exposée, ou dans les magazines spécialisés. Un jour, ∫ proposa que nous associions nos économies et que nous en fassions l'acquisition jointe. Je crois me rappeler qu'elle coûtait mille quatre cents francs — une somme considérable, surtout pour deux jeunes sans revenus. Tout notre argent de poche y resta.

∫ n'utilisa jamais la machine. Il était tacitement entendu qu'elle m'appartenait. Cadeau fait avec élégance, d'une façon telle que je ne puisse pas le refuser. En signe de gratitude, je réalisai un « programme d'amour ». Tirant parti du gigantesque écran de vingt-quatre caractères, j'y faisais succéder mots doux et animations sommaires. En faisant défiler des caractères choisis

```
MWMWMWMWMWMWMWMWMWMWMWMWMWMWMWMW
X+X+X+X+X+X+X+X+X+X+X+X+X+X+X+X+
/-\|/-\|/-\|/-\|/-\|/-\|/-\|/-\|
```

j'obtenais des effets dansants ou des scintillements qui surent émouvoir ∫. Pas son père, informaticien professionnel, qui regardait ces amusements avec condescendance et prédisait avec autorité que jamais la micro-informatique ne serait autre chose qu'un joujou pour adolescent technophile.

Hélas, un jour, mes expérimentations me conduisirent à planter le HP41C : il fallut le réinitialiser et le programme fut effacé. ∫ pleura : « Eh bien..., ça ne dure pas longtemps avec toi, les programmes d'amour. »

Avant le HP41C, avant ∫, j'avais connu les HP65 et HP67, mais aucune femme encore. J'avais appris à programmer les unes et à désirer les autres dans les livres, et j'étais frustré de ne pouvoir éprouver mes connaissances purement théoriques. Je me rappelle avoir rédigé sur une feuille de papier un programme d'extraction des racines carrées, et l'avoir ensuite confié à un copain dont le père, ingénieur, possédait un HP67. Le lendemain, le copain revint avec les résultats, incorrects. Je cherchai sur le papier la cause de l'erreur, lui rendit le papier le jour suivant, et dut attendre un jour de plus le verdict.

La nuit, je rêvais d'algorithmes. Un soir de fièvre, je naviguai dans des nappes mouvantes de couleurs, définies mathématiquement par des équations (dans le monde du rêve, ceci n'avait rien de déconcertant ni de fantastique), et j'assouvissais mes désirs au moyen d'un clavier qui commandait à la femme d'agir selon mes vœux. La tâche était complexe, car la femme était boguée, et il fallait en permanence ajuster les équations au mouvement et à l'irisation des nappes tout en corrigeant le programme de la femme.

Depuis, je me suis réveillé, et j'ai compris que ce n'est pas si simple.